**Titre « Sciences et vérités parlantes »**

**Barbara Houbre - ALS 14 avril 2022**

**Maître de conférences en psychologie de la santé et psychologie clinique.**

**Psychologue, Psychanalyste.**

**Plan**

Introduction : La science et ses rapports à la vérité

1. Certitude, évidence et non-contradiction
2. Croyances et idéologies au fondement des sciences ?
3. La philosophie analytique : dissoudre la relativité
4. L’angoisse : origine de la science … et solution ?

Conclusion

**Objectif**

La science a-t-elle pour finalité la production de la vérité ou celle des savoirs ? Si elle tente d’approcher le vrai, elle ne saurait en être sa visée sauf à cesser de questionner les modèles théoriques et paradigmes qui la constituent. En effet, le risque en serait une réduction de sa pertinence à la méthodologique employée comme garantie du discours énoncé. Dans notre propos, nous reviendrons sur la construction et l’invention de « la vérité » dans les sciences. La crise que nous traversons doit bien évidemment nous conduire à nous interroger sur les racines de cette foi dans le développement scientifique et technique comme source de critères décisionnels et comme puissances organisatrices de nos sociétés, c’est-à-dire, de notre manière de vivre ensemble.

**Résumé**

« Moi la vérité je parle ». La vérité peut-elle être la fin propre de la science ? Voilà en substance la place à laquelle cette dernière est convoquée depuis le début de la crise insufflée par le SARS-COV-2. Si la science peut s’enorgueillir de ses rapports à la vérité, et à travers elle, trouver sa valeur, n’oublions pas que culturellement sa constitution vient répondre à l’incertitude qui s’inscrit dans l’expérience vécue. Face à la contingence de l’existence et à l’angoisse, l’homme a déployé diverses réponses. La science trouve alors sa place à côté d’autres, comme la religion ou les courants spiritualistes. Trois critères vont être nécessaires à la constitution de la vérité : la certitude, l’évidence et la non-contradiction. La *certitude* découle pourtant de la connaissance mystique, l’*évidence* de la spéculation philosophique et la *non-contradiction* de l’exigence empirico-rationaliste. La croyance peut alors être questionnée comme à l’origine même de certaines « découvertes ». Newton part ainsi d’une intuition, d’une croyance sur le réel pour l’éprouver dans le monde sensible. Bohr, de par sa « foi » dans le modèle atomique de Rutherford, opère un forçage et écrit la théorie quantique de l’atome. Ainsi, les changements de paradigmes n’invalident pas l’ensemble des connaissances acquises jusque-là mais témoignent plutôt de l’écart perpétuel entre la chose-en-soi et la représentation. Une discipline tente pourtant de minimiser l’écart : la philosophie analytique. Qu’est-ce que la réalité ? Quine (1964) y répond en insufflant le modèle naturaliste de la pensée physicaliste dans les sciences et en réduisant la relativité ontologique par une modification du langage. Changer la structure même du langage scientifique en un discours objectif et uniforme pour atteindre « *la structure véritable et ultime de la réalité* ». Ainsi toutes les entités jugées floues ou perplexes doivent être évincées du discours scientifique. Dans une telle perspective, nombre de disciplines s’éteindraient d’elles-mêmes.

La science s’accommode mal de LA vérité qui convoque la certitude théologique. La mise en tension d’une vérité ontologique (abstraction objective) et d’une vérité logique (conformité à la réalité) peut constituer une boussole pour la formation d’un corpus qui résiste au temps. Face à l’angoisse et à l’incertitude propres à l’exercice de la science, chaque chercheur se doit de les supporter, et non de s’en affranchir. Enfin, pour qu’un savoir se constitue, rappelons la nécessité de la temporalité : le moment de la découverte puis celui de la justification. Superposer les deux serait considérer qu’il n’y a plus d’histoire.